

### **Mon entretien d'admission à Sciences Po Paris**

Lundi 10 Mai 2021, 09h28 :

Je suis assise derrière mon bureau, chez moi, en face de la salle d'attente zoom : le grand jour est arrivé. J'envoie un dernier message à mon ami Imed : « C'est parti ». « Allez go ! », me répond-il.

J'éteins mon téléphone portable et me concentre sur ma respiration en gardant un œil sur l'heure. 09h30 arrive. Je pose les mains et les pieds bien à plat et attends d'être acceptée dans la réunion zoom.

J'entre dans la salle de réunion virtuelle et vois deux femmes. Nous nous saluons et elles se présentent : une responsable des admissions en Master de Sciences Po et une professeure de relations européennes. Elles me sourient toutes les deux, ont un regard bienveillant et m'appellent par mon prénom, ce qui me met directement en confiance, puis l'une d'elles me demande de me présenter. Je commence alors cette première partie de l'entretien en abordant mes centres de d'intérêts en lien avec Sciences Po, mes choix de programmes et certains aspects de ma personnalité. Le format est très court (2min30 maximum), il faut donc être succinct. Une fois ma présentation terminée, on me propose de passer directement à l'analyse de document inconnu, la partie tant redoutée.

Elles me présentent une première image, une photographie historique en noir et blanc, qui ne m'inspire absolument rien. J'espère que la seconde me soit plus parlante. Cette dernière est une photographie prise à Hawaï en 2009, nous pouvons y voir une coulée de lave sèche avec, à gauche, une plante qui en émerge. J'opte donc pour ce document puisqu'il est lié aux États-Unis. Le jury me rappelle qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse ; l'une des deux femmes me glisse « Moi-même je ne connais pas cette photographie ». Ouf ! De nouveau, un poids en moins. Je la décris et pars sur la Seconde Guerre mondiale et le Pacifique, théâtre d'affrontements pour les Américains, la plante peut alors représenter la reconstruction post-guerre d'Hawaï et des États-Unis d'une façon générale. L'un des membres du jury me fait rebondir sur l'environnement : je rétorque donc qu'en effet, le photographe souhaite peut-être sensibiliser sur le réchauffement climatique. J'ajoute qu'en l'observant sous cet angle, me vient aussi la déforestation, bien que ce soit une action humaine tandis que sur la photographie, c'est une action naturelle. Alors, on me demande : « Vous montrez un intérêt pour les États-Unis, que pouvez-vous nous dire et que pensez-vous de la politique environnementale du pays ? ». Je parle donc brièvement de la politique ambitieuse de Joe Biden mais n'ayant pas de point précis qui me revient en tête (alors que j'en connais plein comme le retour dans les accords de Paris tout simplement, merci le stress) j'enchaîne sur le Green New Deal, projet porté par une partie des démocrates dont Alexandria Ocasio-Cortez. Je suis plus à l'aise sur ce sujet car je le prépare pour le Grand Oral. Je dis donc que tout comme la politique environnementale de Joe Biden, c'est un projet très ambitieux mais instable pour le moment, qui formerait néanmoins une vraie avancée pour les États-Unis. J'ajoute que si le deuxième plus grand pollueur mondial était capable de mettre en place un tel projet, alors tous les pays occidentaux pourraient en faire de même. De plus, le Green New Deal servirait d'exemple par l'influence mondiale des États-Unis. Le jury revient au document et me renvoie à la date de la photographie : 2009. Je pense directement à la crise des subprimes, ayant débutée en 2008, qui a profondément marqué l'Amérique. Ainsi le photographe veut peut-être faire passer un message d'espoir à travers la plante qui émerge de cette coulée de lave. On ne me demande pas d'approfondir davantage et nous passons à la partie « échange libre ». Le jury rebondit sur ma présentation personnelle : parfait, j'en ai étudié chaque mot pour ne pas être prise de court.

On me demande comment, par la fonction de mes parents dans le milieu médico-social auprès de personnes en situation de handicap mental, je fus sensibilisée aux discriminations faites aux minorités, qui est l'un des éléments principaux de mon projet pour Sciences Po. J'explique donc que dans ce cadre, depuis toute petite, j'ai été en contact avec ces personnes par le biais d'événements organisés à leur initiative, ce qui m'a donné la faculté de ne pas les percevoir comme des personnes différentes. J'ai aussi fait part d'une expérience personnelle m'ayant marquée dans ma jeunesse : lors d'une sortie scolaire en ville, je devais être en primaire, nous avons croisé des personnes atteintes de Trisomie 21. Les élèves me précédant se sont moqués d'eux. À l'époque, je n'avais pas encore le cran de les interpeller (ce qui fit sourire le jury) mais c'est un moment qui m'a tellement marquée que je m'en souviens encore parfaitement aujourd'hui et j'en garde un goût amer. Je termine mon histoire en disant que d'après moi, nous ne devrions pas discriminer une personne pour sa ou ses différences, nous sommes tous humains et avons tous notre place dans la société (un peu Miss France comme discours, je sais...).

Le jury me demande alors si j'ai déjà eu l'occasion de m'engager pour une cause qui m'est chère. Je réponds que par ma situation géographique enclavée, je n'ai jamais pu le faire et que justement, Sciences Po me donnerait cette opportunité : en m'engageant dans la lutte contre le racisme et pour l'égalité des sexes en intégrant des associations comme « Black Lives Matter Sciences Po » et « Politiqu'elles », citées dans ma présentation personnelle.

L'un des membres du jury dit alors : « Oui, c'est vrai, la ruralité n'a pas que des points positifs », ce qui fait rebondir le second membre : « Quels sont pour vous les bénéfices de la campagne ? ». Je parle donc de l'espace, qui fut un vrai avantage durant la crise sanitaire : j'ai pu profiter de mon jardin, m'aérer en sortant faire du vélo ou en allant courir, contrairement aux personnes bloquées dans des petits appartements en ville. J'ajoute que les confinements ont plutôt (et c'est horrible à dire) été bénéfiques pour moi de ce point de vue.

On m'interroge alors sur ma proximité avec le monde agricole : il s'avère que mes voisins sont agriculteurs. « Que pensez-vous des critiques faites à ces derniers quant à l'utilisation de certains engrais et pesticides ? ». Je rétorque que c'est pour moi une question à double tranchant : les agriculteurs doivent produire pour se nourrir et survivre, cependant les OGM et autres pesticides sont nocifs pour la santé et pour l'environnement. On me demande ensuite si d'après moi, les agriculteurs sont conscients de ces risques, notamment sur leur propre santé. Je réponds que oui, ils doivent en être conscients et être témoins de changements sur leur santé. Cependant, ils doivent survivre et surtout nourrir leur famille, c'est cet aspect qui doit dominer dans leur esprit. L'une des deux femmes me dit : « Je vais prendre mes gros sabots mais pourquoi ne passent-ils pas au bio ? ». N'étant pas une experte en agriculture, je lui réponds qu'à mon avis les rendements en bio ne doivent pas être aussi bons que ceux utilisant des pesticides et engrais « traditionnels ». La femme m'explique que ce n'est pas tout à fait ça : c'est très coûteux pour les agriculteurs de passer en bio, ils doivent changer tout leur mode de production. Bon, je n'en étais pas loin !

Nous abordons ensuite mes choix de campus : le jury a bien compris ma préférence pour le programme Europe-Amérique de Nord de Reims et me demande de justifier mes deux choix de campus. Pour le programme EURAM, j'argumente en disant que depuis toujours, je vois des films et écoute de la musique venant des États-Unis, ce qui m'a fait rêver et fantasmer le pays dans un premier temps. J'évoque donc l'idée de rêve américain présent chez tant de personnes. Je poursuis : en m'intéressant davantage à cette nation, j'ai découvert ses nombreuses failles et sa complexité, notamment au niveau du racisme, et c'est pour cela que je voudrais étudier ce pays tout en le comparant avec la France. Cela peut permettre de voir que nous ne sommes pas si mal logés en France et déboulonner ce fantasme d'*American Dream*. Quant au programme Europe-Asie du Havre, je rappelle au jury que j'ai étudié le chinois durant mes trois années de lycée et que l'étude de cette langue passe par l'apprentissage de la culture chinoise. Je souhaiterais donc poursuivre cette dynamique et l'élargir au continent asiatique. J'ajoute que la Chine est une puissance montante qui pourrait dépasser les États-Unis d'ici peu, j'estime donc

que c'est une région qui mérite un intérêt. Enfin, ce programme me permettrait de continuer l'étude du chinois.

Pour poursuivre avec la Chine, l'un des membres du jury me demande ce que je pense des critiques faites au pays quant à sa gestion de la crise sanitaire. J'apporte plusieurs éléments de réponse : en effet, la Chine a géré la crise de façon très autoritaire, je cite alors le sort de certains journalistes qui ont tenté de partager les vrais chiffres de personnes contaminées et de morts (je fais donc un lien avec mon projet professionnel). Cependant, je nuance en disant qu'il faut être conscient de toute la haine qui s'est abattue sur les communautés chinoises et asiatiques en général, phénomène appelé l'*Asian bashing*, donnant lieu parfois à violences comme aux États-Unis où un homme est rentré dans plusieurs salons de pédicure tenues par des personnes d'origine asiatique et les a abattues à l'aide d'une arme à feu.

Puis, l'une des deux femmes me conseille un film (dont j'ai oublié le thème, je ne suis même pas certaine que ce soit à ce moment qu'elle m'en ait parlé, de nouveau merci le stress). Elle me dit que c'est un film susceptible de m'intéresser (dommage que le titre m'ait échappé aussi !) et me conseille de ne pas le regarder un jour où je n'ai pas le moral, le film étant très émouvant. J'ai beaucoup apprécié ce geste qui m'a fait réaliser que l'entretien était en fait devenu une discussion. Cela m'a mis davantage à l'aise.

La seconde femme poursuit en m'interrogeant sur mon choix d'université déjà très précis pour la 3<sup>e</sup> année, que j'ai cité dans ma présentation personnelle : la John Hopkins University à Baltimore. J'explique les nombreuses raisons : c'est une université très reconnue dont le nom apparaît souvent dans les recherches liées à la pandémie, une université reconnue aussi pour ses cours de relations internationales, elle a sa propre maison d'édition, ce qui est attirant puisque je souhaite devenir journaliste. Je poursuis en argumentant le choix de la ville de Baltimore : ce fut le théâtre de nombreuses émeutes raciales comme en 1968 après la mort de M. Luther King et c'est aussi le siège de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People), la plus vieille organisation de lutte contre le racisme des États-Unis.

Le jury enchaîne : « Vous avez souvent évoqué le journalisme, bien que votre projet puisse évoluer, vers quel genre de journalisme voudriez-vous vous tourner ? Presse écrite, tv, radio, documentaires... ? ».

Je réponds de façon assurée, ayant préparé ma réponse : « J'aimerais m'orienter vers la télévision, en effet, c'est le média le plus utilisé par les Français pour s'informer, ce serait donc un moyen de toucher le plus grand nombre de personnes, de plus je trouve une proximité entre le journaliste de télévision et le téléspectateur, ce dernier étant à la place de la caméra, le journaliste s'adresse souvent directement à lui. Ensuite, je souhaiterais réaliser des reportages, être journaliste reporter. » On me questionne par la suite sur ce que je pense des pseudo-journalistes présents sur les réseaux sociaux, souvent non diplômés. Il est clair pour moi qu'on ne peut pas s'inventer journaliste, au risque de divulguer de fausses informations pouvant aboutir à des tensions.

Le jury reprend la parole en me demandant quelle est l'importance du journalisme pour moi, pourquoi je veux faire ce métier, mais son importance aussi pour la démocratie en général. Le journalisme répondrait à mon caractère curieux, j'ai cette envie d'être sur le terrain et rencontrer les populations concernées par l'actualité sur laquelle je travaille, je veux être dans l'action. Quant à la seconde partie de l'interrogation, je rebondis sur ma réponse à la question précédente : il est nécessaire d'avoir des personnes certifiées pour faire le travail de journaliste, notamment dans une démocratie, où la parole est libre, il faut être sûr que les informations sont vérifiées et ne pourraient pas venir mettre à mal la démocratie, en créant des conflits ou des tensions entre les citoyens.

Puis, on me demande si je n'ai pas peur de ce qu'il pourrait m'arriver en tant que journaliste de terrain. Je rétorque que non, je ne crains pas cet aspect : si nous avons peur, nous ne serions pas informés de ce qu'il se passe dans le monde. Je cite alors le journaliste Olivier Dubois, récemment enlevé dans la région du Sahel par le groupe de soutien à l'Islam et aux Musulmans, dans le cadre d'un reportage. Il lui avait été déconseillé d'aller à cette rencontre avec un

djihadiste, O. Dubois a pourtant tenu à s'y rendre pour compléter son reportage. L'intérêt pour le sujet dépasse la peur au profit de l'information.

Ensuite, la même femme me questionne sur les similitudes et les différences entre un journaliste sur un plateau de chaîne d'information en continu qui va « balancer » des informations à la suite et un journaliste reporter. Je pense qu'ils ont tous les deux un goût pour le partage de l'information mais je leur trouve néanmoins plus de différences : un journaliste sur un plateau qui va « balancer » (pour reprendre les termes de la question) des informations ne va que les survoler, tandis que le journaliste reporter se concentre sur une information qu'il exploite au maximum.

L'une des deux femmes me dit alors : « Je suis assez proche du travail de journaliste, j'en ai un à la maison, êtes-vous consciente que ce n'est pas qu'un métier d'action ? Vous pouvez passer des heures devant l'hôtel de DSK, à attendre qu'il sorte. Et sachant cela, êtes-vous toujours aussi attirée par le métier ? ». Je lui réponds que je suis tout à fait consciente des points positifs comme des points négatifs du métier que je souhaite exercer. Ce n'est pour moi absolument pas un frein mais un aspect du métier parmi tant d'autres.

Les deux femmes me font comprendre que l'entretien touche à sa fin. J'attends une formule comme « Avez-vous une question ? » ou « Avez-vous quelque chose à ajouter ? », mais rien. J'en déduis que nous ne devons pas avoir le temps (en effet, nous avons dépassé les 30 minutes) et me rassure en pensant que j'ai dû assez appuyer ma motivation à leur goût.

Nous nous souhaitons bonne journée et je les remercie pour l'attention qu'elles m'ont porté durant l'entretien puis elles me demandent de me déconnecter de la session.

Je reste assise sur ma chaise quelques secondes, souffle un bon coup et descends tout raconter à mes parents.

Je fini cet entretien de façon sereine. Bien sûr, je ne cesse de me dire que j'aurais pu approfondir ça ou dire cela... Dans tous les cas, je suis très heureuse de la tournure qu'a pris l'échange : au-delà d'un entretien d'admission, il me semble qu'une vraie discussion a émergé entre ces deux femmes et moi-même.

Ça y est, c'est derrière moi, tout est joué, il n'y a plus qu'à attendre le 27 mai pour les résultats.